

## *Medée*

### Tragédie

Bons Dieux, qu'est-ce que j'oy? quel esclatant tonnerre  
 Vient estonner mes sens, plus fièrement grondant  
 Que celui qui s'esmeut quand de son foudre ardant  
*Jupiter* accabla les enfans de la terre?

Mais quel homme ou quel Dieu voy-je qui si grand'erre  
 Un char tout emperlé par le Ciel va guidant?  
 Et quelle est ceste femme, horrible, regardant,  
 Qui d'un glaive esmoulu deux enfançons enferme?

Celuy (me dit *Phebus*) qui se sied triomphant,  
 C'est ton grand La *Péruse*, et celle escheuelée  
 Qui le suit pas à pas, *Medée* Tue-enfant

Par les vers Perusins ores renouvelée:  
 Et voicy le rameau verdoyant que j'appreste,  
 Pour de ton La *Péruse* environner la teste.

*Marc-Antoine de Muret*

### L'Argument de la Tragédie

par *Claude Binet*<sup>1</sup>.

*Medée*, fille d'*Acete*, Roy de *Colches*, devint esperdument ravie en la beauté et gentillesse accorte de *Iason*, qui avecq' quelques autres jeunes hommes de la Grèce avoit entrepris le voyage de la Toison d'or, tellement que, pour mettre à fin le dessein de son amour conçu, elle promit au dict *Iason* toute ayde et support, et les plus certains moyens par lesquels il falloit procéder à facilement recouvrer cette proye tant estimée que la toison d'or, gardée et de jour et de nuit par le dragon non dormant. Ce qu'ayant *Iason* bien entrepris et mieux exécuté, par l'art de ceste *Medée*, print la route en Grèce accompagné d'icelle et de son petit frère nommé *Absyrthe*, lequel ne luy seruit que d'objet à:sa cruauté: car ainsi, comme son père la poursuivoit, elle le desmembra pièce à pièce en espendant les morceaux parmy le chemin, afin qu'il s'amusast, esmeu de pitié paternelle, à les ramasser, comme ils flotoient sur le dos escumeux de la marine, et ce pendant qu'elle avecq' son train eschapoit mieux à son aise, finesse vrayment par trop cruelle! Depuis (ce qui est le vray contenu de ceste tragédie), abandonnée et répudiée de son *Iason*, se print à faire de si estranges mines et furieuses menaces qu'elle donna occasion au Roy *Creon*, la fille duquel *Iason* avoit depuis espousée, de la bannir et chasser de son Royaume. Or, ayant perdu patience et indignée de desloger sans se voir aucunement vangée, faict tant avecq' le Roy qu'il luy octroye le delay d'un seul jour, afin qu'elle mist ordre et pourveust à son département. Et, durant ce petit espace, elle charma par son art une bien riche et précieuse couronne, qu'elle avoit choisie entre ses joyaux les plus rares, pour la présenter à *Glauque*, faignant de ce faire en intention qu'elle traitast plus doucement et humainement ses enfans qu'elle laissoit à son départ en ce lieu. Mais, à peine les deux petits enfans s'estoient acquitéz de leur devoir, que ceste misérable et pauvre nouvelle espouse s'en estant parée, aussi le palais, et le père qui estoit

<sup>1</sup> Cet argument, qui figure en tête de la *Medée*, dans l'édition de 1573, a été reproduit dans les éditions postérieures. L'argument placé en tête de la première édition (à *Poitiers*, par les de *Marneftz* frères, sans date [1555], in-4°), est moins étendu, mais présenté presque dans les mêmes termes: il ne nous a paru d'aucun intérêt de le reproduire.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

accouru pour la secourir, commencèrent et se prindrent à brusler. Ce que voyant *Jason*, il recourt aux armes et la poursuit, pensant la guerdonner de tous ses mérites et la faire mourir. Mais tant s'en faut qu'il en vinst à bout, que se voyant en ce poinct poursuivie, après avoir en sa présence cruellement mis à mort les deux enfans qu'elle avoit eus de luy, afin de luy laisser pour héritage un creuecœur et ennuy continuel, bourreau de son âme, perdant femme, père et enfans, elle se sauve parmy l'aer dans un chariot à aisles que le Soleil son ayeul lui avoit envoyé.

***Medée***  
**Acte Premier**

*Medée*

Dieux, qui avez le soin des loix de mariage,  
 Vous aussi qui bridez des vents esmeus la rage,  
 Et quand libres vous plaist les lascher sur la mer,  
 Faictes hideusement flots sur flots escumer;  
 Dieu, vangeur des forfaitcs, qui roidement desserres  
 Sur le chef des meschans tes esclatans tonnerres;  
 Dieu qui, chassant la nuit, tes clairs rayons espars  
 Dessus tout l'univers, luisans de toutes pars;  
 Dieu des profons manoirs, toy, sa chère rapine,  
 Coupable de mes maux, Déesse *Proserpine*;  
 Vous, ô Dieux, que jura le parjure *Jason*,  
 Par moy, meschante, hélas! seigneur de la toison,  
 Je vous atteste tous, tous, tous je vous appelle  
 Au spectacle piteux de ma juste querelle!  
 Et vous, ombres d'Enfer, tesmoins de mes secrets,  
 Oyez ma triste voix, oyez mes durs regrets!  
 Furies, accourez, et dans vos mains sanglantes  
 Horriblement portez vos torches noircissantes!  
 Venez en tel estât, tel horreur, tel esmoy,  
 Que vinstes à l'accord de *Jason* et de moy,  
 Les yeux estincelans, la monstreuse crinière  
 Siflante sur le dos d'une horrible manière!  
 Mettez le desloyal en si grande fureur  
 Par vos serpens cheveux que, vangeant son erreur,  
 Luy-mesme de ses mains bourrellement meurtrisse  
 Ses filz, le Roy, sa femme, et que tousjours ce vice  
 Becquette ses poumons, sans qu'il puisse mourir,  
 Mais, par lieux incogneus, enragement courir  
 Pauvre, banny, craintif, odieux, misérable,  
 Ne trouvant homme seul qui luy soit fauorable;  
 Qu'il pense en moy tousjours, tousjours cherche à m'avoir,  
 Et toutes fois jamais il ne me puisse voir;  
 Mais tant plus il viura, plus de maux il endure;  
 Encor sera-ce peu pour punir telle injure;  
 Et, comme non-ouy est ce forfait icy,  
 Un non-ouy tourment il doit souffrir aussi!

La Nourrice

Mais que sert-il, ô chère nourriture,  
 De rechercher par tant de fois l'iniure  
 Que vous a faict ce desloyal *Jason*?  
 Mais que sert-il rafreschir l'achoisson,  
 Dure achoisson, qui tant d'ennuy vous porte,

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Et hors de vous, *Medée*, vous transporte,  
Seigneuriant brusquement vos esprits?  
Espris, hélas! d'une fureur surpris,  
Fureur qui a dans vostre fantasie  
Enraciné l'ardante jalousie  
Qui tant vous poingt, qui cause la douleur,  
Qui causera, après douleur, malheur,  
Après malheur, malheur encore pire,  
Si n'apprenez à dissimuler l'ire  
Qu'avez à droit contre ce desloyal.  
Où est ce cœur, cœur constant, cœur royal,  
Cœur toujours un, cœur fort, cœur immuable,  
Cœur que fortune, ou dure ou favorable,  
N'a jusqu'icy peu faire balancer?  
Voulez-vous doncq' maintenant commencer  
De vous soumettre à fortune contraire  
Quand la vertu vous est plus nécessaire?  
Et que plustost ceste griesue douleur  
Deuriez tenir secrette en vostre cœur,  
Dissimulant, la prendre en patience!  
Du mal caché l'on peut prendre vengeance;  
Mais qui ne sçait tenir son dueil enclos,  
Ains le tesmoigne avecq' pleurs et sanglots,  
Pour se vanger celuy n'a autres armes  
Que pleurs, soupirs, regrets, ennuys et larmes.  
Le mal venu, il le faut endurer  
Bon gré, mal gré; rien n'y sert murmurer.  
Mais y par avant qu'il vienne, l'homme sage  
Peut par conseil devancer son dommage.

*Medée*

Trop léger est le mal où conseil est receu:  
Courroux tel que cestuy ne peut qu'il ne soit sceu.  
Sus doncq', *Medée*, sus, je veux que tous le sçachent!  
Il est bien mal-aisé que les grans maux se cachent;  
Il est bien mal-aisé que les humaines loix  
Empeschent le destin de la race des Roys.  
Le son fatal régist les Roys et leur emprise;  
Conseil n'a point de lieu où fortune maistrise.  
Non, non, Nourrice, non; ny conseil, ny raison,  
Ne me sçauroient vanger du pariure *Jason*.

La Nourrice

Mais veuillez doncq' un peu ceste fureur refraindre;  
L'ire d'un Roy, *Medée*, est grandement à craindre.

*Medée*

Mon père estoit aussi hautain et puissant Roy,  
Et son courroux pourtant n'a rien gaigné sur moy.

La Nourrice

Souvent fortune aux hommes favorise  
Pour renverser puis après leur emprise.

*Medée*

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Qui se sent favory de fortune et des Cieux  
Doit oser davantage, espérant tousjours mieux  
Ceux qui osent beaucoup sont crains de la fortune;  
Mais les hommes couïars tousiours elle importune.

La Nourrice

Je ne voy point que puissiez espérer.

*Medée*

Cil qui n'espère rien ne doit rien desperer.

La Nourrice

Qui ne despere rien follement tout hasarde.

*Medée*

Adviene que pourra, un seul poinct je regarde;  
Je ne puis avoir mieux: c'est mon dernier recours,  
C'est l'espoir des vaincus n'attendre aucun secours.

La Nourrice

O mal-heureuse et mal-heureuse amante,  
De qui le mal de jour en jour s'augmente!  
O pauvre femme! ô douleur! ô pitié!  
O faulce-foy! ô ingrata amitié!  
O cruauté! ô rigueur rigoureuse!  
O nourricière amante mal-heureuse!  
N'estoit-ce assez qu'il te fallut ranger  
Dessous les loix de ce peuple estranger?  
N'estoit-ce assez que d'auoir asservie  
Au vueil d'autrui ta misérable vie,  
Abandonnant père, parens, amis,  
Pour demeurer entre tes ennemis?  
N'estoit-ce assez, ô faict trop inhumain!  
D'avoir occis *Absyrthe* ton germain?  
D'avoir laissé ton père Roy pour suivre  
Un incogneu? d'avoir mieux aymé vivre  
Loin des tiens, pauvre, ô trop légère foy!  
Qu'en ton pais auecq' un riche Roy?  
N'estoit-ce assez que tu fusses sujette  
Au Roy *Creon*, fille du Roy *Acete*,  
Sans que *Jason*, *Jason* remply d'injures,  
Accreust encor le mal que tu endures?  
Sans que *Jason*, infidelle, menteur,  
De tous ces maux seul moyen, seul aucteur,  
Anonchalant ceste main pitoyable,  
Qui tant luy fut au besoin favorable,  
Te desdaignast? et cruel, sans pitié,  
Cruellement fit nouvelle amitié?  
N'ayant point craint, tant a lasche courage,  
De violer les droits de mariage;  
N'ayant point craint d'oublier celle-là  
De qui il tient le mieux de ce qu'il a;  
N'ayant point craint, ô inhumaine chouse!  
D'abandonner ses filz et son espouse.  
Ainsi, ainsi, misérable, celuy

Oeuvres Poétiques de *Jean Bastier de la Péruse*, d'après l'Edition *E. Gellibert des Seguins*, pp. 11-76

Courtesy of *M. Pierre Boulanger*

© Catillus Carol Corp.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Qui te devoit estimer plus que luy,  
Qui de toy tient sa fortunée sa vie,  
Est le premier qui a sur toy enuie.  
Ainsi tu es ja-ja preste à mourir  
Par ce *Jason* qui te deust secourir.  
Ainsi *Jason*, trop ingrat, te moleste,  
Ainsi des biens un seul bien ne te reste.

*Medée*

Je reste encor, Nourrice, et en moy tu peux voir  
Assemblez tous les maux que le Ciel peut avoir,  
Pour punir griesuement les énormes injures  
Des amans faulce-fois et des maris pariures.  
Non, non, Nourrice, non, ne crains point qu'en danger  
Tu me voyes tomber, sans m'en pouuoir vanger.  
Voicy, voicy la main, main forte et vangeresse,  
Main qui nous vangera des Heroës de *Grèce*.

La Nourrice

Baillez un peu à vostre esprit repos  
Et délaissez ces menaçans propos.  
N'irritez plus contre vous la fortune,  
Ne soyez plus à vous-mesme importune;  
Rompez l'ennuy qui vous consomme et ard,  
Rompez le dueil, rompez le soin rongeward,  
Rompez, *Medée*, et l'amitié et l'ire  
Qui vostre cœur diversement martyre.  
Oubliez tout; oubliez et le Roy,  
Et *Glaucque* aussi, et *Jason* faulce-foy;  
Ayez, sans plus, de vous-mesme mémoire,  
Sans tant chercher sur vos haineux victoire;  
Ayez, sans plus, et la vie et l'honneur  
De vos enfans empreinte en vostre cœur.

*Medée*

Ny l'amour de mes filz, ny l'amour de ma vie,  
Ne sçauroient empescher ce de quoy j'ay envie.  
Mais, que je puisse perdre et *Jason* et le Roy,  
Peu de perte feroy perdant mes filz et moy.

La Nourrice

Je crain beaucoup, las! que vostre langage  
Vos ennemis n'aigrisse d'avantage;  
Je crain beaucoup que ce vostre courroux  
N'irrite encor la *Grèce* contre vous,  
Et que de vous vostre malheur ne sorte.  
Mais j'ay ouy quelqu'un ouvrir la porte:  
Face le Ciel que soit tel messenger  
Qui vous et moy mette hors de danger!

Le Messenger

Le Roy *Creon* vous fait commandement  
De desloger hors d'icy promptement,  
Vous et vos filz, et qu'en ceste contrée  
Vous ne soyez, huy passé, rencontrée.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Allez ailleurs pour demeure choisir,  
Vuidez soudain, car tel est son plaisir.

La Nourrice

Est-ce le Roy qui lafuitte commande?  
Ou si c'est Glauque? ou Jason qui le mande,  
Espoinçonné par nouvelles amours  
De luy jouer, ingrat, ces lasches tours?

Le Messager

C'est le Roy mesme, il faut qu'elle obéisse.  
Il cognoit trop Medée et sa malice;  
Il cognoit trop que de rien ne luy chaut,  
Qu'elle est cruelle, et qu'elle a le cœur haut,  
Qu'elle menace, et d'une fiere audace  
Quelque malheur contre la Grèce brasse.  
Qu'ell' face doncq', quell face sans tarder,  
Ce qu'il a pieu au Roy lui commander.

*Medée*

Soleil luisant, qui vois toutes choses humaines,  
Et toy, sœur de *Jupin*, coupable de mes peines;  
*Neptune*, Dieu marin, et toy qui le premier  
De voguer sur la mer fis *Tiphe* coustumier;  
Toy, *Hécate*, aux trois noms, par les cantons hullée,  
Quand l'horreur de la nuit a la terre voilée;  
Vous, Rages, qui mettez les meschans en esmoy;  
Et vous aussi les Dieux qui eustes soin de moy,  
Jle vous supplie tous, que mon dueil vous incite  
A la juste pitié que mon malheur mérite.  
Si entre vous là haut se loge la pitié,  
Si vous n'approuvez pas une ingrate amitié,  
Si vous vangez le ton qu'on faict en mariage,  
Si sur les faux amans vous dardez vostre orage,  
Si des amans deceus vous avez quelque soin,  
Tous et chascun de vous j'appelle pour tesmoin.  
Oyez, oyez mes cris, Dieux, entendez mes plaintes,  
Et ne permettez pas que vos loix soient enfreintes  
Par ce traistre meschant, qui en son esprit faint  
Que vous ne pouvez rien, et nul de vous ne craint;  
Mais, en despit de vous et de vostre iustice,  
Délaissant la vertu, s'abandonne à tout vice!  
Vangez, vangez ce tort! punissez ce meschef!  
Dardez, ô Dieux! dardez vos foudres sur son chef!

La Nourrice

Tant et tant plus que le mal-heureux songe  
En son malheur, plus son malheur le ronge;  
Plus il se fasche, et moins se peut cacher,  
L'occasion qu'il a de se fascher:  
Et par autant, ma chère nourriture,  
Si j'ay jamais eu de vous quelque cure,  
Si tout le temps qu'avecq' vous j'ay esté  
Avez en moy trouvé fidélité,  
Je vous supplie, oubliez la tristesse

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Qui vostre cœur ja trop malade blesse  
Si griesuement, que je doute bien fort  
Qu'elle ne soit cause de vostre mort.

*Medée*

Mort! las, je veux mourir! la mort m'est agréable.  
Ores la seule mort me seroit favorable.  
Je veux, je veux mourir, j'ay trop longtemps vescu,  
Puis que par avarice amour je voy vaincu.  
O desloyal *Jason*! quelle estoit mon offence?  
Qui t'a peu esmouvoir à faire autre alliance?  
Qui t'a peu inciter à me laisser ainsi  
En tourmens et ennuy, en peine et en soucy,  
Pauvre, lasse, explorée? ô que folles nous sommes  
De croire de léger aux promesses des hommes!  
Nulle d'oresnavant ne croye qu'en leur cœur,  
Quoy qu'ils jurent beaucoup, se trouue rien de seur!  
Nulle d'oresnavant ne s'attende aux promesses  
Des hommes desloyaux: elles sont menteresses!  
S'ils ont quelque désir, pour en venir à bout  
Ils jurent terre et Ciel, ils promettent beaucoup;  
Mais, tout incontinent qu'ils ont la chose aymée,  
Leur promesse et leur foy s'en vont comme fumée.  
O desloyal *Jason*! où est ores la foy  
Qu'en *Colches* me promis, quand me donnoy à toy?  
Où est l'amour constant, où est le mariage  
Dont ta langue traistresse allechoit mon courage?  
O infidelle foy! ô grand' desloyauté!  
O langue menteresse! ô dure cruauté!  
O *Jason* trop ingrat! ô maudit Hymenée!  
O moy, soubs le soleil la plus defortunée!  
Mais, puisque de toy vient la cause des malheurs,  
Je te feroiy sentir douleurs dessus douleurs.  
Employant le sçavoir qui t'a mis hors de peine  
A te violenter et à t'estre inhumaine.  
Autant que te fus douce en ferme loyauté,  
Autant seroy cruelle en dure cruauté.

Le Choeur

Trop hardy fut celuy  
Qui, premier, sur la mer  
Asseura son appuy,  
Et premier sceut ramer:  
Plusieurs en ont depuis  
Enduré maints ennuy.

L'homme a sus soy enuie  
Qui, jaloux de ses ans,  
Abandonne sa vie  
A la merci des vents,  
Et semble qu'il vueille chercher  
A perdre ce qu'il a plus cher.

O combien l'homme ambitieux  
Est à son mal ingénieux!

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Combien l'avarice rongearde  
 Et l'insatiable désir,  
 Cruels bourreaux de tout plaisir,  
 A cent maux nos vies hasarde!

O que nos pères vieux  
 Vivoient heureusement  
 Quand, sans désirer mieux,  
 Avoient contentement,  
 Ne cognoissans encor  
 La richesse de l'or!

O que celui est sage  
 Qui vit chez soy content.  
 Et l'estrange rivage  
 Cognoistre ne prétend!  
 O bien-heureux qui, en ses champs,  
 Passe ses vieux et jeunes ans!

Depuis l'invention des naux,  
 Un infiny nombre de maux  
 Est survenu au monde.  
 C'est à l'homme légèreté  
 De penser trouver fermeté  
 Sur l'inconstant de l'onde.

Quand la navire prophette,  
 Qui des Grecs chargée estoit,  
 Apres l'emprise parfaicte,  
 Vers la *Grèce* reflotoit,  
 Mesme *Tiphe* devint blesme,  
 Sur son luth *Orphée* mesme  
 Ne pouvoit mouvoir les doigts,  
 Quand la monstrueuse chienne,  
 Sur la mer Sicilienne,  
 Lascha ses hideux aboys.

Les filles d'*Achelois*,  
 Aux gorges nomparcilles,  
 Avoient ja, par leurs voix,  
 Aleché les oreilles  
 Des princes estrangers,  
 Ja ja mis aux dangers  
 Sans le luth resonnant  
 D'*Orphée* mieux sonnand.

Quand les Cianées monts.  
 Comme toreaux furieux,  
 S'entrehurtoient fronts à fronts,  
 Haussant les taux jusqu'aux deux,  
 Argon y la barque prophétie,  
 De froyeur devint muette,  
 Et le filz d'*Alcmene* eust peur  
 Quand les humides campagnes  
 Ressembloient mille montaignes  
 Effroyement du plus seur.

Ains que de cirée toile

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Tiphe, trop audacieux,  
 Eustfaict porter mainte voile  
 Aux mats voisinans les deux,  
 Y réglant à son usage  
 Des vents forcenéz la rage;  
 Nul lors ne sçavoit nommer  
 Les vents soufflans sur la mer,  
 Nul aussi n'eust lors sceu dire,  
 Des clairs flambeaux de la nuit,  
 Lequel bon ou mauvais luit  
 A la vogante navire.

Encores les tourbillons,  
 Virevultans pesle-mesle  
 Sur les humides sillons  
 Martelez de grosse gresle,  
 Et l'impétueux orage,  
 Tesmoin du futur naufrage,  
 Les cœurs effroyéz n'avoient  
 De nos pères, qui, sans vice,  
 Vivoient exans d'avarice,  
 Contans de ce qu'ils avoient.

Mais ores la convoitise,  
 Qui nos cœurs ne laisse point,  
 Sur nostre poitrine aguise  
 Un esguillon qui la poingt;  
 Mais ores une avarice,  
 Seule mère de tout vice,  
 Nous manie tellement,  
 Que nous laissons, tant fous sommes,  
 La terre laissée aux hommes  
 Pour chercher l'autre élément.

Medée, trop heureuse  
 Et hors de tous regrets,  
 Si par mer fluctueuse  
 N'eusse suivy les Grecs!

Encore plus heureuse  
 Si ton mal-heureux sort  
 Ne t'eust faict amoureuse  
 De l'auteur de ta mort!

Encor plus fortunée  
 Si, sans plus long séjour,  
 Tu fusses morte et née  
 En un et mesme jour!

## Acte II

Le Gouverneur des Enfans

J'ay peur, je crain, je prevoy le danger  
 Où ceste femme, en se voulant vanger,  
 Se guettera. Hé, Dieux! bons Dieux! j'ay crainte  
 Qu'elle ne soit d'une fureur atteinte.  
 O Dieux! quels mots! quels propos! quel maintien!  
 Quels yeux flambans! tout assuré je tien

Oeuvres Poétiques de *Jean Bastier de la Péruse*, d'après l'Édition *E. Gellibert des Seguins*, pp. 11-76

Courtesy of *M. Pierre Boulanger*

© Catillus Carol Corp.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Que, si son mal violent ne s'alente,  
 Veu ses regrets et sa fureur ardante,  
 Elle fera au Roy *Creon* sentir  
 Que d'un tort fait on se doit repentir.  
 Je la cognoy, je l'ay veüe marrie  
 Par plusieurs fois, je l'ay veüe en furie  
 Remurmurant ses vers; mais maintenant  
 Elle a tracé je ne sçay quoy plus grand;  
 Mais maintenant une rage félonne  
 Plus que devant ses esprits espoinçonne;  
 Plus que devant, par ses cris furieux,  
 La misérable importune les Dieux.  
 Ombre n'y a ne rage escheuelée  
 Dans les enfers qui n'y soit appelée.  
 Le grand Serpent en nœux tortillonné,  
 Oyant ses vers, se taist, tout estonné;  
 Puis, en siflant, sa triple langue tire,  
 Prest à vomir au gré d'elle son ire:  
*Hécate* y est, et tout ce que les deux  
 Et les enfers tiennent de furieux.  
 Brief, il n'y a venin dessus la terre  
 Que par son art diligemment ne serre,  
 Entremeslant tant effroyablement  
 le ne sçay quel furieux hurlement,  
 Qu'il semble à voir que *Corinthe* périsse.  
 Dieux! qu'est cecy? je crain qu'ell' ne meurdrisse  
 Ses propres filz; je crain que ce tourment  
 Ne la maistrise, et furieusement  
 Arme ses mains d'une brutale audace  
 Contre le sang de sa plus proche race.  
 Qui eust pensé, bons Dieux, ce que je voy?  
 Ha! que je suis en grand et grand esmoy  
 Pour ces enfans, et leur aage trop tendre  
 Ne peut encor son grand malheur entendre.  
 Quepleust aux Dieux (mais de ce qui est fait,  
 Bien peu nous vaut le contraire souhaicf),  
 Pleust aux grans Dieux que la Grecque noblesse  
 Ne fut jamais sortie de la *Grèce*,  
 Et que *Jason*, ce faux *Jason*, fut mort  
 Premier qu'aller en *Colches* prendre port!  
 Pleust aux grans Dieux que ceste barque fée  
 Ne fut jamais en *Colches* arriuée.  
 Mais, s'abismant aux gouffres plus profonds,  
 N'eust point passé les *Simplegades* monts!  
 Jamais *Medée*, au fond du cœur blessée,  
 N'eust follement sa terre délaissée;  
 Jamais, jamais elle n'eust de léger  
 Laisseé les siens pour suivre un estrangier.  
 Son frère *Absyrte* et le vaillant *Pelie*,  
 Sans ses malheurs, eussent encore vie.  
 Et vous, enfans, enfans mon dur soucy.  
 Vous n'eussiez veu ce triste jour icy;  
 Ou pour le moins quelque estoille meilleure  
 Vous eust veu naistre à quelque plus douce heure:

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Car que vous serf, ainsi abandonnéz,  
Du noble sang des grans Roys estre néz?  
Au diamant et à la pierre dure  
Celuy seroit semblable de nature  
Qui de vous deux n'auroit compassion.  
Que pleust aux Dieux que mon intention  
Sortit effect! vous porteriez couronne  
Comme l'honneur de vostre sang l'ordonne.  
Mais cestuy-là qui plus deust auoir soin  
De vous ayder, vous desfait au besoin.

Le Choeur

Ces pleurs, ces plaints, dont *Medée* dolente  
Mouille ses yeux, sa poitrine tourmente,  
D'où viennent-ils? Est-ce point pour autant  
Que son *Jason* ainsi la va quittant?

O, si ses esprits  
Elle avoit repris  
Pour y penser bien,  
Elle auroit appris  
Que ses pleurs et cris  
Ne sèment de rien!

Le Gouverneur

Non-seulement pour estre délaissée  
De son *Jason*, *Medée* est offensée,  
Mais, Dames, las! mais, trop cruellement,  
Le Roy *Creon* a fait commandement  
Quell' print ses filz, et delaissast grand' erre  
(Si mieux n'aymoit souffrir mort) ceste terre.  
Voire ce Roy félon contre elle est tant despit  
Qu'il ne luy veut laisser une heure de respit:  
Ains veut que, tout soudain et sans aucune guide,  
La pauvre abandonnée avecq' ses enfans vuide.

Le Choeur

Las, hélas! qu'un dueil  
Ne vient jamais seul!  
Las! que la fortune  
De divers travaux,  
De maux suyvans maux,  
Tous nous importune!  
Femme misérable,  
Ton sort pitoyable  
Me creve le cœur.  
O amitié fainte!  
O Roy de *Corinthe*!  
O grande rigueur!

*Medée*

O Terre! ô Mer! ô Ciel! ô Foudres pleins d'encombres!  
O Déesses! ô Dieux! ô infernales Ombres!  
O Lune! ô Jour! ô Nuit! ô Fantomes volans!  
O Daimons! o Esprits! ô Chiens d'enfer hurlans!  
Venez, courez, volez; et, si avez puissance

Oeuvres Poétiques de *Jean Bastier de la Péruse*, d'après l'Édition *E. Gellibert des Seguins*, pp. 11-76

Courtesy of M. *Pierre Boulanger*

© Catillus Carol Corp.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

De prendre d'un meschant exécration vangeance,  
Monstrez-la cestefois! arme-toy, *Jupiter*,  
Contre ce desloyal qui ne craint t'irriter!

Le Gouverneur

Fuyons, enfans, je crain qu'en sa furie  
Mesmes à vous elle fit fascherie.  
Mais, ô mon Dieu! quelle nouvelle ardeur  
De plus en plus renforce sa fureur!

Medée

Ciclopes courageux, horriblez vostre ouvrage,  
Martelans d'ordre esgal un rougissant orage,  
Poly d'esclairs brillans et de coins tous fendans!  
Entremeslez parmi des tonnerres grondans!  
Forgez des dards agus à la pointe estoffée,  
Comme ceux que lupin foudroyoit sur Tifée!  
Trempez-les au profond des Avernales eaux,  
Et que les pennes soient de *Stimphales* oiseaux,  
Ou bien des chiens aisléz, Harpies ravissantes  
Le péché de *Phinée* horriblement vangeantes!  
Et vous, Dieux des enfers, *Ixion* desliez  
Et avecque *Junon* encor le r'aliez!  
Laissez hausser les eaux à l'altéré *Tantale*  
Et du fruit désiré permettez qu'il avalle!  
Permettez que *Sisiphe* hausse sa pierre au mont  
Sans que du haut encore elle retombe au fond!  
Et ne permettez plus qu'en vain les *Danaïdes*  
Dans le tonneau percé gettent les eaux humides!  
Relaschez encor ceux qui, dedans vos enfers,  
Les tourments méritent ont jusqu'icy souffers!  
Et, de tous ces tourments, faictes-en un terrible  
Qui, seul, soit plus que tous cruel et plus horrible  
Puis vueille *Jupiter* ce tourment envoyer  
Sur *Creon* et *Jason*, pour leur juste loyer!  
Mais c'est peu pour fournir à ma juste querelle;  
Je veux encor trouver vangeance plus cruelle.

Le Choeur

De flamme allumée  
Des vents animée,  
Du trait descoché  
Et du foudre vite.  
Maint et mainte evite  
Qu'il ne soit touché.

Et quand la riviere  
Hors de ses bors, fiere,  
Son cours libre a pris,  
Le voisin s'absente  
Pour de l'eau courante  
N'estre point surpris.

Mais quand une femme,  
Jalouse, s'enflamme  
Contre son mari,

Oeuvres Poétiques de *Jean Bastier de la Péruse*, d'après l'Édition E. Gellibert des Seguins, pp. 11-76

Courtesy of M. Pierre Boulanger

© Catillus Carol Corp.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Sa fureur est pire  
 Que feu, qu'eau, que l'ire  
 De *Juppin* marri.

Medée, insensée,  
 Comme en sa pensée  
 Dix mille sanglots:  
 Un feu la consume,  
 Et, y dedans, luy hume  
 L'humeur de ses os.

Comme la prêtresse,  
 Que la fureur presse  
 Sous le devin Dieu,  
 Secoue la teste  
 En vain, et n'arreste  
 Jamais en un lieu:

Avecq' telle mine,  
 Medée chemine  
 Et n'atteste point:  
 Ainsi la furie  
 Qui la seigneurie  
 Sa poitrine espoingt.

La mère félonne,  
 Toutes fois sœur bonne,  
 Revangeant la mort  
 Des siens, pleine d'ire,  
 Ose bien occire  
 Meleagre à tort;

Mainte mère encore  
 Souffre qu'on devore  
 Ses filz, sans mercy;  
 Nulle, en son courage,  
 N'a eu telle rage  
 Comme ceste-cy.

Sa face ternie,  
 Son pas de furie,  
 M'espouvantent fort:  
 Semblable destresse  
 A grand' peine cesse  
 Sans suite de mort.

Deitez clamée,  
 Qui nos destinées  
 Tenez en vos mains,  
 De ces folles rages  
 Faictes les presages  
 Devenir tous vains!

**Acte III**

*Creon*

Heureux celui qui peut, cognoissant les augures,  
 Eviter les dangers des fortunes futures;

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Et plus heureux encor qui, des Dieux libéraux,  
 A eu l'heur de cognoistre et les biens et les maux!  
 Mais nous, gens aveugléz et en nos faicts mal sages,  
 Nous ne cognoissons pas de nos maux les présages.  
 D'où vient que je me semble estre toutes les nuis,  
 Loin des miens séparé, en un lieu plein d'ennuys?  
 Et que, sus mon palais, le hibou se lamante  
 Et de son triste chant toute nuit m'espouvante?  
 D'où vient encor qu'offrant mes dons sur les autels  
 A *Junon* la Nociere et aux Dieux immortels,  
 J'ai veu, ô cas hideux et difficile à croire!  
 L'eau sacrée changer et prendre couleur noire,  
 Et le vin sur l'autel saintement espanché,  
 Se changeant, m'a semblé de sang meurtry taché?  
 Tout cela m'espouvante, et j'ay peur que ces signes  
 Me soient avant-coureurs de quelques maux insignes,  
 J'ai peur, je crain, je doute, et mes troublez esprits  
 Sont de nouvelle horreur effroyemenî surpris.  
*Medée* mefaict craindre; *Absyrthe* et le Roy *Pele*  
 M'enseignent que je dois tousjours avoir peur d'elle.  
 Qui une fois à vice a voulu s'adonner,  
 Une et une autrefois ne craint d'y retourner.  
 Des Roys et grans seigneurs la fortune se joue  
 Et tourne à leur malheur le plus souvent la roue.  
 La foudre rue bas les plus superbes tours,  
 Mais le toict du berger, sans peur, dure ses jours.  
 Si mes voisins vouloient contre moy faire guerre,  
 J'en serois adverty et deffendrois ma terre;  
 Mais ceste furieuse a moyen de vanger  
 Ce qui luy semble bon, ains qu'on peut le songer,  
 J'avois délibéré, pour oster toute crainte,  
 De la faire mourir, sans la juste complainte  
 Que m'en a faict Jason. Or' je luy ay mandé,  
 Et de pouvoir royal encore commandé,  
 Que prenant ses deux filz elle voidast grand' erre,  
 Delivrant de danger moy, les miens et ma terre.  
 Toutes fois, comme on dit, son cœur est endurey  
 Contre mon mandement: encore elle est icy.  
 J'ay crainte que sur nous quelque malheur ne brasse,  
 Car on m'a rapporté que sa fureur menasse  
 Moy, ma fille, et Jason, appellant les esprits  
 Du Ciel et des enfers par d'effroyables cris.  
 Par quoy j'ay envoyé luy commander qu'ell' vienne  
 Soudain par devers moy, de peur qu'il ne survienne  
 Sur nous quelque meschef. Je jure par les Dieux  
 Qu'avant qu'il soit demain ell' vuidera ces lieux.  
 Mais la voicy venir grommellant sa furie,  
 Qui ne brasse rien moins que meurtre et tuerie.  
 Horrible, forcenée, ennemie des deux,  
 Furieuse *Medée*, et fureur des haus Dieux,  
 T'ay-je pas commandé que, sans aucune suite  
 Fors de tes deux enfans, soudain prinses la fuitte?  
 Es-tu encore icy? ne fais-tu cas de moy?  
 Desdaignes-tu ainsi le mandement d'un Roy?

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Je jure par le Ciel de n'aller autre voye  
Qu'en misérable exil premier je ne t'envoie.

*Medée*

Qu'ay-ie commis, *Creon*? En quoy ay-je forfait?  
Quel horrible péché, quel énorme meffaict  
Me condamne à fuir?

*Creon*

O la femme innocente!  
On luy fera grand tort, s'il faut qu'elle s'absente!  
C'est trop peu de fuir un estouffant noyer,  
Un brusler en seroit le mérité loyer.  
Ores de ton partir justes raisons demandes?

*Medée*

Si du pouvoir royal ainsi tu le commandes,  
C'est à moy, Roy *Creon*, à tes dits obeyr:  
Mais, si avant juger il te plaisoit m'ouyr,  
Puis equitablement me rendre mon mérite,  
Comme toute équité à ce faire t'invite,  
Quoy que lors m'en avint, ce seroit justement.

*Creon*

Soit droit, soit tort, il faut que mon commandement  
Soit faict, c'est trop parlé, soudain qu'on se depesche,  
Et que d'oresnavant jamais on ne m'en presche.

*Medée*

Règne sans équité n'est pas long temps durable.

*Creon*

On ne peut aux meschans n'estre point équitable.

*Medée*

Meschanceté jamais ne logea dans mon cœur.

*Creon*

*Pelie* le sceut bien, esprouvant ta douceur.

*Medée*

Par moy *Pelie* est mort, mais *Jason* est coupable:  
Celuy faict le péché qui le sent profitable.  
Mais dy-moy, ô *Creon*, me vint-il jamais gain  
De tant d'actes cruels que j'ay faicts de ma main,  
Sinon que j'ay tousjours, ô folle prétendue,  
Voulu gagner celuy par qui je suis perdue ?

*Creon*

Tes mots emmiellez n'auront pas le crédit  
De faire que, par eux, je revoque mon dit.  
Je te commande encor que tu te mette en voye,  
Et que dans mon pais jamais on ne te voye.

*Medée*

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Tu m'es tenu, *Creon*, et pour juste loyer,  
Hors d'icy, sans secours, tu me veux envoyer.  
Rens-moy mon conducteur, encor qu'il me desdaigne;  
Qui m'a conduite icy au retour m'accompagne!

*Creon*

Je te suis doncq' tenu? Mais viens ça doncq', dy-moy,  
*Medée*, en quel moyen suis-je tenu à toy?

*Medée*

Tous les Heroës Grecs que la toison dorée,  
De tant d'hommes hardis à l'enuy désirée.  
Fit mettre sur la mer, ne fussent retournéz,  
Sans mon secours, au lieu auquel ils estoient nez.  
Ores, par mon moyen, la fleur de la noblesse  
Et la race des Dieux triomphe dans la *Grèce*.  
Ny les frères jumaux, ny Lince cler-voyant,  
Ny celuy qui vangea Phinée larmoyant,  
Ny celuy qui du son de sa jasarde lire  
Les touffues forests et les pierres attire,  
Ny tous les Miniens, sans avoir mon support,  
Ne fussent revenus en Grèce prendre port.  
Je me tay de Jason, car toute l'autre bande  
Comme vostre prenez, cestuy seul je demande.  
Voy maintenant, *Creon*, en quoy j'ay peu pécher  
Et ne l'ay pas voulu; or' me viens reprocher  
Tout ce que tu voudras: un seul point je confesse,  
C'est que, par moy, *Argon* est reflatée en *Grèce*.

*Creon*

Ny vertu, ny honneur, te fit les secourir,  
Mais l'impudiq' amour qui te faisoit mourir.

*Medée*

Fain que je n'eusse point aymé Jason: la Grèce  
N'eust jamais recouvré sa plus grande noblesse;  
Mesme, sans mon amour, ce tien gendre nouveau  
Eust esté devoré du pied d'œrain toreau.  
Advienne que pourra, je ne suis point marrie  
Que de moy telle gent ayt esté favorie.  
Voy la force d'amour, voy le bien que j'ay faict,  
Et compare les deux avecque mon forfait;  
Et, contrebalançant le bien avecq' le vice,  
Fay-moy, à tout le moins, équitable justice.  
Je ne veux pas nier qu'il n'y ayt faute en moy,  
le ne veux, point aussi m'excuser devant toy;  
Seulement je te veux prier, par la fortune  
Qui n'est pas moins aux Roys qu'aux plus petis commune,  
Puis que de ce lieu-cy il me faut estranger,  
Que tu m'ottroye ailleurs un lieu pour me loger.  
Ce n'est pas grand' faveur, Roy, je ne te demande  
Ou palais, ou chasteau, ou quelque ville grande,  
Cela ne veux-je point; seulement donne-moy  
En ta terre, à ton chois, une place à requoy.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

*Creon*

Bien que je soye Roy, pourtant le misérable  
Ne me trouva jamais autre que pitoyable:  
Jason en est tesmoin, et maint autre affligé,  
Que j'ay en ses malheurs maintes fois soulagé,  
Quand son mal ne venoit d'une achoison meschante,  
Mais des effects douteux de fortune inconstante.  
Mais toy, qui de poisons et de meurtrier péché  
As ja la plus grand' part de la *Grèce* taché,  
Qui tes meurtrières mains et ta brutale audace  
As impiteusement employé sur ta race,  
Va, va chercher pitié, va chercher autres lieux,  
Et là de tes beaux arts importune les Dieux.

*Medée*

Où iroy-je, Creon, sans aucune conduite,  
Pauvre, seule, explorée? où prendroy-je la fuite?  
Bons Dieux! qui eust pensé qu'une fille de Roy  
Peut quelques fois tomber en un tel desarroy?  
O riche toison d'or, du dragon mal gardée!  
O Fortune! ô Amour! ô *Jason*! ô *Medée*!  
O *Junon*! ô Hymen! O promesses! ô foy!

*Creon*

C'est trop parlé, qu'on vuide.

*Medée*

Au moins ottroye moy  
Que mes filz innocens vivent avecq' leur père.  
Le filz ne doit souffrir pour le mal de la mère.

*Creon*

Va, je les retiendroy.

*Medée*

O Roy plein de pitié,  
Encor je te supply', par la mesme amitié  
De ta fille et *Jason*, qu'un seul jour tu m'ottroye  
Pour prevoir à mon faict, ains que me mettre en voye.  
Ainsi puisses-tu voir prosperer tes amis  
Et tout malheur tomber dessus tes ennemis!

*Creon*

Pour brasser quelque mal tu quiers cest avantage.

*Medée*

Pour faire quelque mal faut du temps davantage

*Creon*

Qui prétend faire mal n'a jamais peu de temps.  
Toutes fois, pour ce jour, fay ce que tu prétends;  
Mais premier que demain la matinale Aurore  
De jaune rougissant le ciel bleu recolore,  
Va-t'en, et de danger deliure ceste place:

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Je le dy, je le veux, et me plaist qu'on le face.

*Medée*

Doncque je m'en iroy? doncq' viura sans danger  
Ce desloyal *Jason*? doncques sans me ranger  
Je m'en iroy ainsi? et *Glauque* glorieuse  
Prendra heur de celuj qui me faict mal-heureuse?  
Non, je m'en vangeroy; je feroiy que la Grèce  
Cognoistra combien peut *Medée* vangeresse.  
Eussé-je bien prié ce tiran inhumain,  
Eussé-ie bien voulu le toucher main à main,  
N'eust esté soubs espoir d'avoir loisible espace  
De me vanger de luy et de toute sa race?  
Sus doncq', *Medée*, sus, repren tous tes esprits,  
Pratique maintenant ce que tu as appris,  
Recherche les secrets de la saincte science  
Dont tu as maintes fois faict mainte expérience;  
Fay que de ton malheur et ton triste fuïr  
Nul de tes ennemis se puisse resjouir.  
N'as-tu pas autres fois arresté la carrière  
Des fleuves ondoyans? N'as-tu pas en arrière  
Destourné maintes fois tous les célestes cours?  
N'as-tu sauvé *Jason* par ton magiq' secours,  
Charmant les yeux veillans par ton remasché carme  
Et armant contre soy le Terre-né gendarme?  
N'as-tu pas maintes fois par tes vers murmurez  
Tiré des monuments les esprits conjuréz?  
C'est trop peu que cela; ce sont faicts de pucelle:  
Tu ne sçavois pour lors que c'est d'estre cruelle.  
Hausse-toy maintenant, horrible ta fureur;  
Tes faicts facent aux Dieux et aux hommes horreur!

Le Choeur

Tousjours le vent tempestant  
Sur la mer Aegée  
Ne va l'onde tourmentant  
De rage enragée,

Et de l'eau fiere l'effort  
Qui tanse sa rive  
N'empesche tousjours qu'au port  
La barque n'arrive.

Mais la tranquillité suit  
En son rang l'orage,  
Et tousjours sur mer ne bruit  
La venteuse rage.

Le jour chassé de la nuit  
Faict place à la lune,  
Puis encor le soleil luit  
Chassant la nuit brune.

Soubs le ciel les choses sont  
Toutes inconstantes,  
Et par rang vont et revont  
Leur ordre changeantes.

Oeuvres Poétiques de *Jean Bastier de la Péruse*, d'après l'Édition *E. Gellibert des Seguins*, pp. 11-76

Courtesy of *M. Pierre Boulanger*

© Catillus Carol Corp.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Mais, *Medée*, ta rigueur  
Constante demeure,  
Et prend nouvelle vigueur  
Croissant d'heure en heure.

Comme femme insensée,  
De corps ny de pensée  
Elle ne prend repos;  
Forcenée de rage,  
Soy-mesmt ell' s'acourage  
Par ses mal-sains propos.  
O que je crain que la furie,  
Ains qu'elle soit d'icy partie,  
Au Roy Creon face sentir,  
Et à sa fille et à son gendre,  
De leur outrageux entreprendre  
Un miserable repentir!

**Acte IV**

La Nourrice

Dieux, qu'est cecy! voulez-vous point cesser?  
Voulez-vous point ces propos délaisser?  
Quelle fureur! quelle manie extremes!  
Quel desespoir vous met hors de vous-mesme?  
Las! ces soupirs, ces arrachez sanglots,  
Temoins certains du dueil au cœur enclos,  
Et ce marcher d'une hastée alleure,  
Ces yeux ardants, et ceste cheveleure  
Effroyement hérissée, et ce front  
Que vos courroux ainsi refrongner font,  
Menacent fort: tout cela m'espouvante,  
Tant j'ay grand' peur que le malheur s'augmente.  
Que voulez-vous? que sert tant se douloir,  
Quand par douleur on ne peut mieux valoir?  
Cessez, *Medée*, et de vostre courage  
D'oresnavant estrangez ceste rage.

*Medée*

Cesser, chère Nourrice? avant les luisans jours  
Deviendront noires nuis, et les célestes cours  
On verra se changer; avant des eaux la course  
On verra roidement retourner vers sa source;  
Avant la Mer sera sans poissons et sans eaux,  
Et ne souffrira plus le voguer des bateaux;  
Avant le feu et l'eau ne seront plus contraires;  
Avant les vrais amis deviendront adversaires;  
Avant tout l'univers son ordre changera,  
Et ce qui est possible impossible sera.  
Que j'oublie le ton et la cruelle injure  
De *Creon*, Roy cruel, et de *Jason* parjure!  
Quel *Scylle*, quel *Carybde*, et quel gouffre profond  
Engloutissant les eaux qui bouillonnent en rond,  
Et quel Mine, bruslant, pourroient devorer l'ire  
Qui de mes ennemis la vangeance désire?

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Le roide cours des eaux, ny le feu allumé,  
Quand par le soufflement des vents est animé,  
Ny le temps devorant, qui à soy tout attire,  
Ne me pourroient oster la rage qui m'empire.  
Bref, je me veux vanger; je veux ruyner tout:  
Je veux que mon sçavoir soit cogneu à ce coup.  
Je ne puis plus celer le mal qui m'espoinçonne,  
Et l'eschauffé courroux qui dans mon cœur bouillonne.

La Nourrice

Or gardez bien qu'en vous voulant vanger  
Ne vous mettiez vous-mesmes en danger.  
Mais voy-je pas *Jason*?

*Medée*

C'estluy, chère Nourrice,  
Le traistre vient vers nous pour farder sa malice.  
Que cherches-tu, *Jason*? viens-tu icy pour voir  
Celle que par ta faute on met au desespoir?

*Jason*

*Medée*, ton courroux et ton hautain courage  
Ne font pas seulement icy porté dommage,  
Mais maintes fois ailleurs: je ne le dy pour moy,  
Qui ne te puis hayr; je le dy pour le Roy,  
Que tes propos cruels ont irrité, en sorte  
Que, sans l'amour de moy, tu fusses desia morte.  
Doncq', si tu as du mal, tu l'as bien mérité:  
Follement du sujet est son Prince irrité.

*Medée*

O meschant desloyal! cœur rempli de faintise!  
Est-ce la loyauté que tu m'avois promise?  
As-tu bien eu le cœur, parjure, de laisser  
Celle par qui tu vis? as-tu osé penser  
Un si lasche forfait? as-tu eu le courage  
De violer les droits du sacré mariage?  
Sont-ce les propos fains qu'en Colches me tenois  
Quand, mal-heureuse, las! le moyen t'aprenois  
D'aquerir la toison, ayant trop mieux te suivre  
Qu'avecque mes parens honorablement vivre?

*Jason*

Ne me reproche plus les biens que tu m'as faicts,  
Si tu ne veux ouyr raconter tes forfaits.

*Medée*

Ha, meschant! les forfaits me rendent misérable,  
Mais tu en es aussi et plus que moy coupable,  
Je les ay faicts pour toy; tu en as le plaisir,  
Et j'en ay le reproche, et j'en ay desplaisir.  
Bien doy-je detester la funèbre lumière  
Qui à mes tristes yeux te monstra la première.

*Jason*

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

*Medée*, il n'est pas temps de parler longuement,  
Mais il te faut pourvoir à ton département.

*Medée*

De mon département point ne faut que te chaille,  
J'y pourvoiroy assez avant que je m'en aille.

*Jason*

Encore je te pri', *Medée*, de laisser  
Ce courroux et ce deuil, et à ton faict penser.

*Medée*

Mais pense à toy, *Jason*, et encor te souviene  
Du dragon non dormant, gardant la riche laine;  
Pense encore, *Jason*, et mets devant tes yeux  
Du toreau pied-d'aerain le regard, furieux,  
Et fay que dans ton cœur encore soit empreinte,  
Ainsi qu'elle fut lors, la frayeur et la crainte  
Qui saisit tes esprits, quand des sillons semez  
Nasquirent promptement mille frères Arméz,  
Lesquels, incontinent estre partis de terre,  
Firent, par mon moyen, l'un contre l'autre guerre;  
Et pense encore au gain de la riche toison  
Que par moy tu conquis; pense encore, *Jason*,  
A la cruelle mort d'*Absyrte*; et encor pense  
Au Roy, qui, sous espoir de r'entrer en jouvence,  
Fut misérablement par ses filles recuit.  
Pense encore à beaucoup auxquels mon art a nuit,  
Pour toy tant seulement. Ores pour recompense,  
Tu as, me desdaignant, faict nouvelle alliance.  
Ores je m'en iroy: car, pour m'infortuner,  
Ce n'est assez de toy me voir abandonner,  
Il faut pour m'achever qu'encore sans conduite,  
O misérable moy! d'icy je prenne fuitte.

*Jason*

Puis qu'ainsi plaist au Roy, il le faut vraiment.  
J'en suis marry; mais quoy! ce n'est injustement;  
Tu l'as bien mérité. C'est par trop grande audace  
De menacer ainsi et le Roy et sa race:  
Dy-moy tant seulement de quoy auras besoin,  
Afin que d'en fournir ores je prenne soin.

*Medée*

Je ne veux rien qu'un point. Sans plus, fay que je donne  
A ta nouvelle espouse une riche couronne,  
Qui jadis du Soleil le chef doré orna,  
Puis à son aimé filz mon père la donna:  
Afin que désormais de moy il luy souviene,  
Et nos panures enfans comme siens elle tienne.

*Jason*

Cela me plaist très-bien, et à ce j'aperçoy  
Que ton courroux s'appaise: or sçache que le Roy  
Le trouvera fort bon. Si tu m'en crois, *Medée*,

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Fay que par nos enfans elle soit présentée.

*Medée* seule.

Or ay-je le moyen de me vanger du tort  
Que l'on m'a faict; or puis-je ensemble mettre à mort  
Le Roy et *Glauque* aussi; quant est de mon parjure,  
L'heure assez tost viendra que sa peine il endure.  
Mais pour son beau parti, j'enclorroy dedans l'or  
Du sang de *Nesse* mesme, et enclorroy encor  
Au dedans du présent, de la bruslante aleine  
Du toreau souffle-feu, que j'arrachoy à peine  
De son gosier ardant, quand ce traistre *Jason*  
Eust, par mon art, conquis la colchique toison.  
Puis par mon art magiq' (qui, si oncq', à ceste heure  
Au besoin m'aidera), toy la noire demeure  
De l'Averne profond, et vous les hautains Cieux,  
Ensemble appelleroy d'un cri tout furieux.  
Là, si oncques jamais, o lumière nocturne,  
Là je t'invoqueroiy soubz l'horreur taciturne,  
Et toute eschevelée, et ayant les pieds nus,  
Par les travers secrets des bois les plus feuillus,  
Je courroy grommellant, et appellant sans cesse  
De suite tes trois noms: tu m'oïrras, ma Déesse,  
Et de mes cris ouys signe me donneras,  
Quand soudain en palleur ta clarté changeras.  
Ainsi ce don cruel je charmeroy de sorte  
Que quiconque premier dessus son chef le porte  
Sera soudain bruslé, et qui s'approchera  
Pour luy donner secours encore bruslera:  
Plus on y jettera son élément contraire,  
Plus il s'enflammera. De ma belle adversaire  
Je seroy donc vangée. Allons, *Medée*, allons,  
Importunons lé Ciel, tout l'Enfer appellons.  
Et vous, enfans mal-néz, la couronne mortelle  
De ma part poterez à l'espouse nouvelle.

Le Choeur

Quand la regrettable Equité,  
Ce monde ingrat ayant quitté,  
En la sainte montaigne  
La dernière des Dieux vola,  
Auecques elle s'en alla  
La Sagesse compaigne.

Depuis (comme malgré la Nuit  
Du vice aveuglant, qui nous suit,  
L'esprit suivant son esme,  
Luy beau, cherche ce qui est beau)  
Maints ont employé leur cerveau  
A chercher elle-mesme.

Mais ne pouvant plus trouver rien,  
En ce bas estre, d'un tel bien,  
Qu'une ombre menteresse,  
Chascun s'est fainit à son plaisir,

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Comme l'a mené son désir,  
 Une propre sagesse.

Or cestuy-là sus le soucy,  
 Sus la Liberté cestuy-cy,  
 La Sagesse aura mise: Quelcun pour bien dissimuler,  
 Quelque autre pour amonceler  
 Les biens que chascun prise.

Avecque ceux s'arangerà  
 Que sages l'on estimera;  
 Mais, si de la prudence  
 Il nous reste encor quelque peu,  
 Tout à toy je l'estime deu,  
 O sage deffiance.

Heureux qui t'a sceu embrasser,  
 Et que tu as daigné dresser  
 Soubs ta seure conduite:  
 Il n'a veu sus son chef muni  
 Tomber de son traistre ennemi  
 La tempeste despite.

Mais qui, sans la guide de toy,  
 Trop simple et peu songneux de soy,  
 A bien eu espérance  
 De pouvoir trouver ici bas  
 La foy, qui ores n'y est pas,  
 A trouué repentance.

Sans toy le guerrier paresseux,  
 S'assommant au soir, ocieux,  
 Avant que l'avoir veue,  
 Sent bien souvent de l'ennemi  
 Dedans son gosier endormi  
 Entrer l'arme pointue.

Sans toy, par l'infame poison,  
 Dans quelque enuieuse maison,  
 Meslée au doux breuvage,  
 Souvent voit deuenir plus cours,  
 Qu'il n'estoit ordonné, ses jours,  
 Le banqueteur peu sage.

Mais avecq' toy le fin guerrier,  
 De l'espion avanturier  
 Trompe l'attente vaine:  
 Mais avecque toy, l'hoste seur,  
 De l'exécrable bouconneur  
 Rompt l'emprise mal-saine.

Si le peu caut Epiméthé  
 Couvert de ton aile eust esté,  
 Quand l'infelte Pandore  
 Enfarcina ce monde bas  
 Des pestes, qui jusqu'au trespas  
 Nous aguettent encore,

La fieure, au maintien tremblotant,

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

N'iroit point ainsi démentant  
 Du jeune homme malade  
 L'aage abandonnant sa vigueur,  
 D'un gris cheveu, d'une maigreur,  
 Et d'une couleur fade.

La tarde goutte ne feroit  
 Qu'en un foyer s'assoupiroit  
 La force abatardie  
 Du soldat, dont l'horrible bras  
 Seul eust peu foudroyer là bas  
 Mainte presse, ennemie.

Trop constante alors tu suivis  
 Prométhé du plus sage avis,  
 De qui ne valut guère  
 Vers toy, de son frère aller voir,  
 Ny vers luy, de te recevoir,  
 L'importune prière.

Il eust donc fiance au maintien  
 Du Tu-Arge Cillenien,  
 Par qui la Tout-donnée  
 Des Dieux, pour nous donnée tout mal  
 Soubs un visage libéral,  
 Luy estoit amenée.

Quelle simplesse de pouvoir,  
 Quelle folie de vouloir  
 Croire en la sainte mine  
 Des hommes, qui jamois au front  
 Ne vont escrivant ce qu'ils ont  
 Caché dans la poitrine!

Mais par sus tous est esuenté,  
 Mais par sus tous a mérité  
 Qu'on l'escrive au long rolle  
 Des sots, qui de son malveillant  
 Peut accepter le faux-semblant  
 Et la Grecque parolle.

Fille à Creon, si tu m'en croy,  
 Le don, bien que beau, ne reçoys  
 De la main ennemie,  
 De crainte que ne soit caché  
 Le serpent de venin taché  
 Dessoubs l'herbe fleurie.

**Acte V**

Le Messager

Mon Dieu, tout est perdu!

Le Chœur

Qu'a cest homme esperdu?

Le Messager

Un nouveau feu charmé cruellement devoré,

Oeuvres Poétiques de *Jean Bastier de la Péruse*, d'après l'Édition *E. Gellibert des Seguins*, pp. 11-76

Courtesy of *M. Pierre Boulanger*

© Catillus Carol Corp.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée Tragédie en V Actes*

Ains a ja devoré *Glauque*, et son père encore,  
Auecq' tout leur palais.

Le Chœur

Quel feu? mon Dieu! comment?

Le Messager

Je vous le conteroy; mais que, premièrement,  
Mes esprits esgaréz par la froyeur soudaine  
Revenans dedans moy, j'aye repris alaine.

Le Choeur

Bien a deu t'espouvanter  
De voir un cas si hideux,  
Veu que le seul raconter  
Nous dresse ja les cheveux.

Le Messager

Or sçachez doncq' que desia la iournée  
Proche advenoit, qu'on avoit ordonnée  
A la Colchide, afin de s'enfuir,  
Lors que voicy ses deux enfans venir  
Devers la fille à Creon, pour luy faire  
Le riche don de la part de leur mère.  
Ne sçay comment, alors que contre nous  
Le destin tache exercer son courroux,  
Quelque Daimon tousjours nous admoneste  
Taisiblement de la proche tempeste.  
Comme si *Glauque* eust cogneu que mortelle  
Luy eust esté ceste couronne belle,  
Ell' la refuse, et, se tournant, monstroit  
Assez combien tel don peu luy plaisoit:  
Enfin, Jason: Ostez, dit-il, m'amie,  
Tous ces desdains, et ne soyez marrie  
Si tous ceux là qui de moy sont chéris,  
Je veux de vous estre aussi favoris.  
Recevez doncq' ce don que vous veut faire  
La mienne race, et envers vostre père  
Faictes pour eux, pour les recompenser,  
Que hors d'icy ne les vueille chasser.  
De son espoux les propos l'ont esmeue,  
Et retournant sa plus amiable veue  
Vers les enfans, plus gracieusement  
Les recueillit, tant que non seulement  
Elle receut ce beau don, mais encore  
Aussi soudain son chef blond en decore.  
Tantost après, mignardée au regard  
D'un miroër, par maint geste mignard,  
Pompante ainsi d'une honteuse gloire,  
Par le palais, traçoit ses pas d'ivoire,  
Se promenant, et or' d'un petit clin  
Jettoit ses yeux dessus son col marbrin,  
Or' regardoit de son gentil corsage,  
Pour façonner ses pas, l'ombre volage.  
Mais, hé, mon Dieu! que tout ce beau déduit

Oeuvres Poétiques de *Jean Bastier de la Péruse*, d'après l'Édition *E. Gellibert des Seguins*, pp. 11-76

Courtesy of M. *Pierre Boulanger*

© Catillus Carol Corp.

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Un cas hideux, un cas horrible ensuit:  
 Car tout soudain, tout soudain la pauvrete,  
 Changeant couleur et devenant muette.  
 Tremblant la teste et regrinssant les dents,  
 Deçà, delà, tourne ses yeux ardans,  
 Et puis menant contre soy-mesme guerre,  
 Tout roidement se lança contre terre.  
 Alors un feu dans son chef commença  
 A s'alumer, qui guère ne cessa  
 Qu'en tout le corps sa flamme eust expandue.  
 Dieu sçait combien alors fut esperdue  
 Toute la court: l'un pour l'aider taschoit  
 S'en approcher et la toucher n'osoit,  
 L'autre crioit, l'autre jettoit des larmes,  
 L'autre couroit annoncer ces alarmes  
 Au pauvre Roy, qui soudain a couru  
 Devers le lieu; comme tout perdu  
 Il l'aperceut, meü d'amour paternelle,  
 Pour l'embrasser vient se lancer sur elle,  
 Blasant les Dieux, qui le privoient ainsi  
 Sur ses vieux ans de son plus cher soucy,  
 Et, détestant une mort si cruelle.  
 Mourir pourtant désiroit avecque elle.  
 Le seul guerdon qu'a sa pitié receu,  
 C'est le trespas, car lors qu'il a voulu  
 Lever de là son corps d'aage débile,  
 Il l'a senty à la chair de sa fille  
 Estre attaché d'un gluau mal-heureux,  
 Par la vigueur du feu contagieux.  
 Ainsi tous deux, en une mesme flamme  
 Se debatans, ils ont rendu leur âme.  
 Mais non content encore, s'esprenant  
 Plus fort, ce feu est allé forcenant  
 Par tous les lieux du grand palais, en sorte  
 Que ce n'est plus rien qu'une cendre morte  
 De ce qui fut naguère un Roy *Creon*,  
*Glauque* sa fille et toute sa maison.

Le Choeur

Vrayment fille mal-heureuse,  
 Et père plus mal-heureux,  
 Bien la fortune envieuse  
 S'est moquée de vous deux.

La Nourrice

Fuy-t'en d'icy, fuy-t'en, ma nourriture chère,  
 Fuy-t'en, mais vistement; Glauque et le Roy son père  
 Et le palais royal sont desja tout en feu,  
 Pour le mortel présent que de toy ils ont eu.

Medée

Quoy fuir? quand desja en fuite je seroye.  
 Pour voir de si beaux jeux encor je reviendroye.  
 Ils sont doncques brusléz! ô désirez propos!

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

J'auroy doresnavant en mon esprit repos.  
On ne dira jamais, courageuse *Medée*,  
Que sans te revanger un meschant t'ait blessée.  
Que reste-il plus, sinon que massacrer les filz  
Qu'avecq' ce desloyal mal-heureuse jefis?

La Nourrice

Dieux immortels! avez-vous donc envie  
De mettre à mort ceux qui par vous ont vie?

*Medée*

Ils mourront, ils mourront: ton cœur est trop couärt.  
Vray est qu'ils sont mes filz, mais Jason y a part.  
Jupiter, qu'est cecy? quels flambeaux noirs m'estonnent?  
Quelles rages d'Enfer de si près me talonnent?  
Quels feux et quels fléaux? quelle bande de nuit  
Ainsi de toutes parts siflante me circuit?  
Quel serpent est icy? quelle horrible Mégère?  
Quelle ombre desmembrée? hà, hà, hà, c'est mon frère.  
Je le voy, je l'entens, il veut prendre vangeance  
De moy, cruelle sœur, il veut punir l'outrance  
Que je lui fis à tort; il est ores recors  
Que trop bourrellement je demembroy son corps.  
Non, non, mon frère, non: voicy ta recompense.  
Jason traistre me fist te faire ceste offense,  
Voicy, voicy ses filz. Renvoye les furies,  
Renvoye ces flambeaux, sans que tu m'injuries;  
La main qui te meurtrit mesme te vangera;  
Pour mon frère tué, mon filz tué sera.  
Tien doncq', frère, voicy pour apaiser ton ire,  
Je t'offre corps pour corps: je t'en vay l'un occire.  
J'ay ouy quelque bruit, on nous vient courir sus,  
Nourrice, pren ce corps, allons, fuyons lassus  
Au plus haut du logis. Que te servent ces larmes?

*Jason*

Sus, sus, après, amis, sus chascun coure aux armes!  
Allons, qu'on mette bas promptement la maison  
Et qu'on vange l'injure et l'énorme poison.

*Medée*

Tous tes propos sont vains, tu ne me sçaurois nuire,  
Car Phebe mon ayeul me garde de ton ire.  
Menace donc ton saoul, quand voudroy m'en aller,  
Le chariot aelé me guidera par l'aër.  
Tien, voilà un des filz.

*Jason*

L'autre au. moins me demeure,  
Ou je meure avecq' luy!

*Medée*

Sans toy ie veux qu'il meure.

*Jason*

*Jean-Bastier de la Péruse*  
*Medée* Tragédie en V Actes

Qu'il vive! je te pri' par celuy mesme flanc  
Qui le porta.

*Medée*

Non, non, il mourra: c'est ton sang!

*Jason*

Hélas! moy mal-heureux! mal-heureuse ma vie!  
O Dieux! que vous avez dessus mon bien enuie!  
Qu'ay-je doncques forfait? quel est mon si grand tort?

*Medée*

Tien, voilà l'autre filz; or' l'un et l'autre est mort.  
Encore vivras-tu, mais proche est la journée  
Qu'es rüines d'*Argon* t'attent ta destinée.  
Tandis mon chariot en l'aër m'emportera,  
Et ce triste espoir ton esprit languira,  
Pauvre, seul, sans enfans, sans beau-père et sans femme.  
Qui aura désormais de faux amant le blasme,  
A l'exemple de toy se garde du danger  
Par qui j'apren mon sexe à se pouvoir vanger!

Fin de *Medée*